

## CHAPITRE XIV

### L'ÉVOLUTION DES POSITIONS RELIGIEUSES DE SAINTE-BEUVE ET SON « PORT-ROYAL »

*Ellen WEAVER-LAPORTE*

En 1829, Sainte-Beuve écrivait à Eustache Barbe, un prêtre, son ami d'enfance et son confident de toujours, avec qui il discutait de religion et de son état d'âme :

...mes idées, qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, se sont beaucoup modifiées, et ont pris une tournure dont je crois déjà sentir les bons effets. Sans doute, nous ne serions pas encore, sur beaucoup de points et surtout en orthodoxie, du même avis, je crains ; pourtant, nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles de la vie humaine ; et, là même où nous différerions, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irais ailleurs et d'un autre côté.

Au reste, je dois t'avouer que, si je suis revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême à des idées que j'avais dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'a été bien moins par une marche théologique, ou même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Jean BONNEROT, *Correspondance générale de Sainte-Beuve* (Paris, 1935-1970), 16 vol., Lettre 78, I :137-138. Les lettres à Barbe reflètent l'évolution religieuse de Sainte-Beuve : (1828, Ltr. 48) « un grand vide... les doutes religieux... cependant les grandes et éternelles questions interviennent fréquemment » ; (1829, Ltr. 60) : « la religion est chose de l'âme ; de l'homme individu à Dieu. Qu'elle ait ses pompes, son culte extérieur, sa protection publique ; voilà tout ce à quoi elle doit prétendre... On ne gagne pas sincèrement les âmes par les choses du monde. » ; (1830, Ltr. 126) : « je suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos qu'en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission... Hélas je suis loin d'y ranger ma vie. » ; (1836, Ltr. 591) : « Je souffre de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle... je ne me crois capable que d'un christianisme éclectique... » ; (1850, Ltr. 2449) (après

Six ans plus tard, en 1835, il expliquait à Barbe un développement tout-à-fait différent de son évolution religieuse :

Je m'occupe, en ce moment, d'une histoire littéraire de Port-Royal et des solitaires qui s'y rattachent ; c'est une belle part de l'histoire littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle, la plus belle peut-être, en y faisant rentrer Racine, Despréaux même, madame de Sévigné un peu, et en parlant, par occasion, de Bossuet et Fénelon, qui eurent des rapports, de contradiction, il est vrai, avec le jansénisme. J'espère, à la fin de l'année, être avancé dans ce travail, dont je suis pourtant trop souvent distrait par d'autres travaux secondaires de *Revue* ou autres.

Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus et que nous traitions déjà, il y a tant d'années, le long de nos grèves en vue de la mer (comme saint Augustin ou Minutius Félix à Ostie), mes sentiments sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin.<sup>2</sup>

La métaphore que choisit Sainte-Beuve a quelque chose de frappant et de significatif. Vers la fin de sa vie, en 1857, Sainte-Beuve avait jeté l'ancre au loin dans les profondeurs. Ou, changeant la métaphore comme il le fait lui-même, il avait accepté d'être « un atome fugitif et passager au lieu d'un être éternel »<sup>3</sup> sous l'immense ciel d'un ordre immuable et inscrutable. Comme il le dit dans une lettre écrite en 1867, deux ans avant sa mort, à un ami qui se justifiait de son incroyance :

J'ai lu votre Apologie, qui ne doit pas s'appeler ainsi, car le sage n'a pas à se défendre : c'est un compte-rendu que vous faites, non pas aux autres, mais à vous-même. Il me paraît de tout point exact et rigoureux. La création serait le premier des miracles. *L'éternité du monde une fois admise, tout s'en déduit*. La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit, autant et plus qu'une tristesse. On se soumet avec gravité. Cette gravité respectueuse et muette de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. Nos désirs, éphémères qu'ils sont et contradictoires, ne prouvent rien : ce sont des nuages qui s'entre-choquent au gré des vents ; mais l'ordre sidéral plane et règne au-dessus. Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Épicure, de

---

la mort de sa mère) : « Je n'ai plus personne derrière moi, personne non plus devant moi, ayant laissé passer la saison du mariage [...] Je me suis jeté, depuis ces derniers temps, dans le travail : c'est une manière de tromper la vie, un palliatif pour ceux qui comme toi ont la haute croyance... » ; ( 1865, Ltr. 4500) (Barbe a écrit un *Traité sur l'Immortalité*) : « Je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes ; mais enfin je n'ai jamais pu parvenir à me former sur ce grave sujet une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, Ltr. 445, I, 504.

<sup>3</sup> *Ibid.* Ltr. 3172 à Adèle Couriard, XI, 105.

Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Goethe, de Humboldt...C'est une assez bonne compagnie.<sup>4</sup>

Cet itinéraire spirituel de Sainte-Beuve soulève et a toujours soulevé, plusieurs questions relatives à son *Port-Royal*, l'œuvre maîtresse qui occupa la majeure part de sa vie. La première question est la suivante : Qu'est-ce qui a pu attirer Sainte-Beuve vers un sujet si profondément mêlé aux intérêts théologiques, spirituels et moraux du dix-septième siècle français ? La haute qualité de la contribution littéraire de certains membres du cercle de Port-Royal, tels que Pascal et Racine, ne suffit pas à expliquer la fascination de ce maître de la critique littéraire pour ce groupe et ce mouvement durant une période de quarante ans – quarante ans pendant lesquels son sentiment religieux évolua d'une longue relation, faite d'attraction et de répulsion, avec le Catholicisme où il était né et dans lequel il avait été éduqué dans sa jeunesse, jusqu'à un scepticisme profond, « une incrédulité [...] sincère, radicale et absolue ».<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, Ltr. 5191, XVI, 215, à Louis Viardot, un du cercle de George Sand.

<sup>5</sup> Sainte-Beuve, *Port-Royal* (3 volumes : Paris, 1953) vol. III, « Introduction » par Maxime Leroy, p. 9. A Mme Olivier, il confiait en 1838 (Ltr. 825) : « Ma tristesse tient d'abord à la grande absence de Dieu ». En 1849 (Ltr. 2230) J. Olivier relate comment Sainte-Beuve brisa avec lui à propos d'un livre sur *Mme de Krudener* par Charles Eynard, et traita son ami de « fanatique » ; Sainte-Beuve s'était excité « non plus contre le livre, mais contre cette assurance de foi des gens pieux qui n'était souvent que de l'hypocrisie [...] Il en vint de son côté aux affirmations contraires les plus absolues. Le ciel n'était que l'espace, il n'y avait rien au-dessus, ni rien pour nous au delà de cette vie ». A Veyne (1866, Ltr. 4971), à la fin de sa vie, il confia : « Vous savez, mon cher ami, à quel fond de vérités je crois [...] Les années m'affermissent dans cette manière d'envisager le monde, la nature et ses lois, et notre courte et passagère apparition sur une scène immense où les formes se succèdent au sein d'un grand tout dont nous saisissons à peine quelques aspects et dont l'incompréhensible secret nous dépasse. Ce n'est ni triste ni gai, mais c'est grave ; et quand on en est là, on peut laisser avec leurs airs de dédain tous ces esprits disciples et superficiels qui se flattent de tenir la clef des choses, parce qu'ils ont dans la main quelques bibelots chrétiens, païens ou autres, qu'ils adorent. Au diable les fétiches, de quelque bois qu'on les fasse. » C'est ce qu'il dit aussi à E. Fick (1866, Ltr. 4990) à propos de la « superstition romaine » à laquelle les vieilles nations catholiques semblent vouées sans remède. La même idée apparaît dans une lettre à Schaeffer (1859, Ltr. 3359) : « La France est un pays singulier : incrédule et superstitieux ; on ne sera plus chrétien dans ce pays qu'on y sera encore catholique. » Il ajoute que le christianisme « interne » a manqué le moment de la vraie réforme au xvi<sup>e</sup> siècle. A la mort de sa mère (17 novembre 1850) il ne montre aucune réaction religieuse, et ne reçoit quasi aucune condoléance de son religieux (2432 et lettres qui suivent). Les condoléances qu'il adresse à d'autres peuvent montrer leur foi à eux (1830, Ltr. 128 à Tremblai), mais ne reflètent chez lui qu'une vue de base stoïcienne (colorée de religion, 1833, Ltr. 296). A cela on ajoutera, bien sûr, sa disposition testamentaire (12-1-1866, 4726) « de ne pas passer par l'Eglise, ce que je ne pourrais faire sans violer la sincérité de mes sentiments ». Ce qu'il demande à ses derniers jours, c'est tranquillité et amitié (1866, Ltr. 4751), et lui-même se veut « sans obstination ni vanité » (1867, Ltr. 5501).

L'autre question, que je trouve encore plus intrigante, est la définition de l'attitude de Sainte-Beuve à l'égard de la religion en général et du catholicisme en particulier ; et la clé de l'évolution de cette attitude, définition et clé qui se rapportent de bien des façons à la composition de son *Port-Royal*.

Telles sont les questions abordées dans ce bref essai. Je n'ai pas tenté de lire toutes les oeuvres de Sainte-Beuve, ni de prendre pleine connaissance de toutes les études publiées sur lui<sup>6</sup>, à l'exception de la biographie définitive d'André Billy<sup>7</sup> et de plusieurs oeuvres mineures. J'ai surtout laissé Sainte-Beuve me conter son histoire avec ses propres mots, à travers sa correspondance, une source extrêmement riche, rendue accessible dans la collection de ses lettres publiée par Jean Bonnerot.

Léon Séché explique pourquoi Sainte-Beuve choisit d'écrire l'histoire littéraire de Port-Royal : ce fut comme une suite naturelle de son éducation à Boulogne-sur-mer, « un foyer de jansénisme » au XVIII<sup>e</sup> siècle, et en raison de son contact avec des maîtres tels que Daunou, professeur au collège de Troyes, dirigé depuis 1629 par les oratoriens, de son contact encore avec Duvergier de Hauranne, rédacteur du *Globe*, qui descendait en droite ligne de la famille de Saint-Cyran, avec le gallican Dubois, etc. Séché note aussi que le père de Sainte-Beuve était un humaniste dans la tradition de Le Maistre de Sacy et de Le Nain de Tillemont, et relie sa famille au célèbre docteur de Sorbonne, ami d'Arnauld, Jacques de Sainte-Beuve.<sup>8</sup>

L'examen de cette question par Billy est à la fois plus pénétrant et plus satisfaisant. Il demande : « Pourquoi lui, le sceptique, le voluptueux, s'occupait-il de Port-Royal ? » Et il note qu'en 1847 l'amie de Sainte-Beuve, Mme d'Arbouville, le mit en garde contre l'inconvenance de prendre une position personnelle :

Il y a une difficulté première qui, je le sens bien, pèse sur vous : c'est d'écrire l'histoire de Port-Royal sans avoir la foi. Vous êtes trop homme de goût pour vouloir n'avoir choisi ce sujet que pour y proclamer votre incrédulité et vous sentez les épines d'une semblable situation. Elle m'effraie pour vous...

---

<sup>6</sup> Pour la richesse des études publiées sur Sainte-Beuve, cf. Jean BONNEROT, *Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve. 1904-1954*. Paris, 1957.

<sup>7</sup> André BILLY, *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, 2 volumes. Paris, 1952.

<sup>8</sup> BILLY, I.283-284. Cf. BONNEROT, *Un demi-siècle d'études pour les études sur Sainte-Beuve* par Léon Séché.

Sainte-Beuve, remarque Billy, avait répondu d'avance à cette mise en garde par une note de 1842 :

Mon but est surtout historique on le sait ; mais il est philosophique aussi, qu'on me permette de le dire, plus philosophique peut-être qu'il ne paraît. Je tiens à faire ressortir et à montrer, tantôt le côté abrupt, tantôt le côté plausible du point de vue janséniste, à indiquer l'état et le remède chrétien, s'il se peut, mais au moins, au pis, à noter le mal humain, à démasquer la fourbe humaine et l'inconséquence presque universelle.

Et Billy commente : « Traduisons : ce qui à ses propres yeux le justifiait d'étudier Port-Royal, c'était ce que son scepticisme avait de commun avec le jansénisme : une vue noire de l'humaine condition. »<sup>9</sup>

Sainte-Beuve donne sa pleine expression à cette vue de la condition humaine qui prévalait à la fin de sa vie, dans une lettre datée de 1867. Il explique à un ami que :

de ce qu'on n'est pas avec Messieurs les jansénistes, ce n'est pas une raison pour faire son *mea culpa* et avoir l'air d'être en faute. On a une assez belle marge, une large base dans la morale naturelle et dans la vertu selon Aristote, Cicéron, Marc-Aurèle, etc. Mais je vous avouerai que ce qui a toujours gêné l'expression de ma pensée en ce sens et retenu mon adhésion, c'est que je n'ai pas de l'humanité elle-même une idée aussi optimiste que je le vois chez la plupart de ces moralistes naturels. Je suis beaucoup plus frappé des misères, imperfections, vices, grossièretés animales dont on s'imagine trop vite triompher... Je vois partout des animalités et des brutalités qui me découragent et qui ajournent mon espoir du triomphe de cette moralité saine et scientifique : Je me borne à l'admirer et à la révéler en quelques-uns.<sup>10</sup>

A côté de cette raison négative de choisir Port-Royal, Billy observe que l'attraction de Sainte-Beuve pour Port-Royal trouve son expression littéraire dans son roman *Volupté* publié en 1834. Et le héros de cette oeuvre romantique est préfiguré dans les *Poésies de Joseph Delorme*, publiées en 1828. Comme le remarque Billy :

Joseph Delorme, Sainte-Beuve devait le rester, il ne devait jamais guérir du mal du siècle, il ne devait jamais être gai, il ne devait jamais prendre tout à fait son parti d'être venu trop tard dans un monde trop vieux. En 1857, il écrivait à sa jeune correspondante de Genève, Adèle Couriard : « Il y a trente ans, malade de la maladie du siècle, j'ai crié comme pas un, j'ai changé même, j'ai pleuré, je me suis confessé, je me suis dit guéri. Les malades de cette maladie-là guérissent peu... »<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> *Ibid.* Cependant Sainte-Beuve accuse un pessimisme excessif dans *Madame de Bovary* (1857, Ltr. 3058), chez E. Zola (1866, Ltr. 5010) et Fr. Coppée (1866, Ltr. 5020).

<sup>10</sup> *Correspondance*, Ltr.5428, XVI,515-16, à Hippolyte Taine.

<sup>11</sup> BILLY, I.78.

Joseph Delorme/Sainte-Beuve est l'Amaury de *Volupté*, un roman à clé qui laisse deviner Sainte-Beuve lui-même dans le personnage principal, Victor et Adèle Hugo dans le marquis et Madame de Couaën, etc. *Volupté*, « où Amaury, ayant découvert une bibliothèque janséniste, adopte comme maître invisible M. Hamon [...] et va s'agenouiller sur la tombe de Saint-Cyran, fut achevé au printemps de 1834. D'alors date évidemment la décision prise par Sainte-Beuve d'écrire *l'Histoire littéraire de Port-Royal*. Comme Amaury, il fut attiré par la poésie d'une vie austère dans un cadre de nature. »<sup>12</sup>

Les poèmes de Joseph Delorme et *Volupté*, comme aussi le rare *Livre d'Amour*<sup>13</sup>, furent composés durant la période où Sainte-Beuve était pris par son affaire d'amour avec Adèle Hugo, qui fut pour lui un événement crucial. Billy note que Sainte-Beuve connut plus souvent l'échec que le succès dans ses aventures féminines – un aspect central dans sa vie – mais avec de remarquables exceptions :

avec Mme Victor Hugo tout au moins [...]. Triste jusqu'à en être lugubre, mélancolique, tendre, sensible, bon – de la bonté des sensibles et des égoïstes, ce qui n'exclut pas la dent dure et l'amour-propre chatouilleux – inquiet, modeste, insinuant, plein d'aspirations vagues, ayant « de la physionomie », il a fini, non sans mal, par venir à bout de la vertu d'une femme que l'hypertrophie morale de son mari empêchait littéralement de respirer. Ce dut être pour lui une satisfaction sans mesure, une consolation de ses échecs, une promotion dont nous n'avons pas idée. Quand Adèle, malade et prématurément vieillie, lui signifia son congé, le désastre fut pour lui à proportion de ce qu'avait été son bonheur : immense, irréparable.<sup>14</sup>

Il est significatif que la période 1829-1836, durant laquelle son aventure avec Adèle florissait, soit aussi la période de son attrait pour le catholicisme. Les deux attrait ne sont pas sans rapports. Avec Adèle, une pieuse catholique, il était ramené à la religion de sa jeunesse, au sens littéral et figuratif. Un fragment daté de 1831-32 (?) d'une lettre qui fut, ou ne fut pas, envoyée à Adèle Hugo, relate une rencontre des deux amoureux dans une église :

Combien vous avez été bonne et belle hier ! et que cette demi-heure dans le coin de cette chapelle laissera en moi d'éternels et délicieux souvenirs. Mon amie, il y a quatorze ans que je n'étais venu là ; et j'y étais venu il y a quatorze ans avec des émotions bien vives et bien tendres aussi. J'étais très pieux dans ce temps, c'était la première année de mon arrivée à Paris. J'avais un regret navrant de mon pays et de ma mère, je travaillais beaucoup au collège et tout le temps que je ne

---

<sup>12</sup> BILLY, I :284.

<sup>13</sup> Cf. notes dans BONNEROT, *Correspondance*, 106 et 126.

<sup>14</sup> BILLY, I.272.

travaillais pas, dans mes sorties, en récréation, je le passais à pleurer, mais c'était surtout à l'église que ces pleurs me venaient. Il y a dans les livres de messe un psaume que je relisais particulièrement, *Super flumina Babylonis*, quand les Hébreux captifs à Babylone s'assoient près des saules du fleuve, et pleurent en se souvenant de Sion, et refusent de jouer de la lyre sur une terre étrangère. Je me rappelle encore la place et le jour où je lisais ce psaume, près de l'endroit où nous étions assis hier.<sup>15</sup>

Vingt-six ans plus tard, dans une lettre à Adèle Couriard, sa jeune amie protestante de Genève, il relate « l'histoire de ses phases religieuses », et note encore le lien existant entre la nostalgie du pays natal qu'il éprouva lors de ses premières années à Paris, et un retour à la religion de son enfance :

Elevé simplement, moralement et dans une religion modérée de ma mère en province, je suis venu à Paris à l'âge de 13 ans 1/2, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études, et très vierge de cœur. Pendant une année l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais l'année d'après le courage humain a pris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais et je me suis initié de moi-même par toutes sortes de lectures aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucun qui m'effrayât, même par ses absolues négations. Cet état resta le mien pendant des années, et m'est devenu fondamental. J'y ai joint les études de médecine et d'anatomie, dirigées d'après la même inspiration purement positive. Toutefois, ayant beaucoup souffert, vers l'âge de 25 ans, j'éprouvai, pendant six mois, une sorte de maladie de la sensibilité, qui prit un caractère mystique, plus poétique que religieux sans doute, mais qui affecta aussi la forme chrétienne. C'est alors que je fis un petit recueil de poésies intitulé *Consolations [...]* C'est simplement un rêve céleste de six mois dans ma vie. Mais il m'en est resté longtemps quelque chose, notamment la faculté de comprendre la tendresse chrétienne et d'y entrer, lorsque je rencontrais des personnages qui en étaient imbus et pénétrés. C'est ainsi que j'ai pu aborder le sujet de *Port-Royal [...]* [et] la poésie et le genre du roman dans un livre assez singulier, intitulé *Volupté* dont le nom est plus léger que le fond [...] mais les doctrines fondamentales dont je vous ai parlé et qui tendent à tout expliquer par l'organisation et par la nature, n'ayant fait que gagner en moi sous main, j'ai acquis cette disposition sceptique définitive qui me range dans la moins bonne classe de ceux que vous me dépeignez.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> *Correspondance*, Ltr. 271 I.281.

<sup>16</sup> *Ibid.*, Ltr. 3094, X :476-78. Sainte-Beuve confie à Mlle A. Couriard ses pensées les plus profondes et les plus lucidement pessimistes sur lui-même, la philosophie, la religion. Un critique littéraire (1857, Ltr. 3079) ne peut plus être un homme moral et vivant, mais un artiste, un anatomiste. « Je n'ai fait depuis près de vingt ans que

Nous trouvons ici une référence indirecte à son aventure avec Adèle Hugo. Mais son retour à la foi de sa jeunesse fut pour Sainte-Beuve une brève diversion sur sa route vers un « scepticisme radical », comme nous l'apprend une note attachée à son article sur La Rochefoucauld en 1840 :

Cet article sur La Rochefoucauld (s'il m'est permis de le faire remarquer aujourd'hui) indique une date et un temps, un retour décisif dans ma vie intellectuelle. Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique et d'une philosophie positive en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je me destinais. Mais une grave affection morale, un grand trouble de sensibilité était intervenu en 1829 [*l'amour d'Adèle*] et avait produit une vraie déviation dans l'ordre de mes idées. Un recueil de poésies, *Les Consolations*, et d'autres écrits qui suivirent, notamment *Volupté*, et les premiers volumes de *Port-Royal*, témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue qui admettait une part notable de mysticisme. L'étude sur La Rochefoucauld annonce la guérison et marque la fin de cette crise, le retour à des idées plus saines dans lesquelles les années et la réflexion n'ont fait que m'affermir.<sup>17</sup>

---

perdre chaque jour et m'y résigner, perdre en chevalerie, en religion, en amour, en idéal de tout genre, et devenir un observateur net, attristé, positif et las » (1858, Ltr. 3194). Il a perdu en religion, puisqu'il ne remplit pas la première condition : croire à l'Écriture et à la vérité de ce qui y est contenu, à commencer par la Création. Le grand ennemi, le plus grand réfutateur, c'est Pan (cf. l'annonce de la mort du dieu Pan). Sainte-Beuve ne saurait accepter l'explication par la création, car ce serait se mutiler pour celui qui sent vivement la nature en soi et autour de soi. « La religion est morte en moi, car j'ai fait le cercle, et j'ai au fond, tout au fond de l'esprit, derrière mon scepticisme poli, ma solution et mon explication finale, toute naturelle » (1858, Ltr. 3167). Il le répète (1858, Ltr. 3172), et conclut : « nous ne sommes plus qu'un atome fugitif et passager au lieu d'un être éternel ». Même le bonheur de la présence divine intérieure a des analogues dans la sphère des passions et n'en diffère pas essentiellement. A propos de la soif du bonheur inhérente à l'homme, dont parle Pascal, Sainte-Beuve dit (1859, Ltr. 3306), « je sais, en vieillissant, très bien me passer de bonheur ; il me suffirait de la tranquillité ». L'amour de Dieu, c'est de l'amour transposé et à fonds perdu (1859, Ltr. 3315). Quant à l'expérience religieuse, c'est un monologue ! (1859, Ltr. 3320). Coeur ouvert, découragé et vide, Sainte-Beuve se demande s'il est encore un homme à prendre (pour une Béatrice) (1860, Ltr. 3450). Dans les lettres finales, Sainte-Beuve a sa philosophie, sa religion, pas toute négative, qui consiste dans l'univers et dans la morale naturelle. Il insiste (1867, Ltr. 5311 à A. Collignon) sur la nécessité d'écouter la critique en religion (le rapport Bible-Science, etc.), et sur la nécessité d'une morale et d'une justice à base nouvelle. Cette religion consiste dans la morale naturelle, toutefois plus réalistiquement pessimiste que celle des philosophes de la nature (Aristote, Cicéron, Marc-Aurèle, et les modernes – 1867, Ltr. 5428 à H. Taine). Elle est la religion d'un univers sans création, telle qu'on la trouve chez Démocrite, Aristote, Epicure, Lucrèce, Sénèque, etc. (1867, Ltr. 5191 à L. Viardot).

<sup>17</sup> BILLY, I.276.

Ce rapport entre l'amour de Sainte-Beuve pour Adèle Hugo et son attrait passager pour le catholicisme est, à mon avis, la clé de la question. En 1845, dans une lettre à une autre amie célèbre, George Sand, Sainte-Beuve fait allusion à cette nostalgie pour la foi qui fit de son attitude, selon Henri Brémond, « un scepticisme sans sécheresse [...] un scepticisme qui l'a laissé préoccupé du sort des hommes [...] l'originalité de son scepticisme final ».<sup>18</sup>

Voyez-vous, ma plaie désormais est simple, elle est pitoyable, je ne puis me consoler de ne plus aimer, de ne plus être aimé, de ne plus avoir à ma tristesse du jour et à mon désespoir *éternel* un lendemain d'espérance, comme il arrivait toujours dans ce bon temps où l'on était si malheureux. Une fois cette triste vérification faite, toute vie intérieure est morte en moi, j'ai l'air de vivre, j'ai bon visage et les passants me font compliment sur ma santé florissante, moi je sais bien que je ressemble à ce cheval de l'Arioste qui allait toujours, mais il était mort ; le coeur est mort, l'esprit se prend et s'applique où il peut. Je ne puis me reprendre, comme vous autres *croissants* aux choses éternelles, parce que mon intimité avait besoin pour atteindre si haut d'y être porté et attiré par les yeux et par la main d'une *Béatrice*, c'était là ma porte du ciel. Depuis qu'il n'y a plus de porte, il n'y a plus de ciel pour moi...<sup>19</sup>

Adèle Hugo fut sa Béatrice. En 1840, « son dernier rêve », son espoir de mariage avec Frédérique Pelletier, avait sombré et « ...depuis qu'il n'y a plus de porte [i.e. Béatrice], il n'y a plus de ciel pour [Sainte-Beuve] ».<sup>20</sup>

En 1863, dans une lettre à Hortense Allart, Sainte-Beuve exprimait d'une manière plus cynique comment courtiser les femmes se reliait à la religion :

Savez-vous que vous devenez tout à fait dévote et que vous sauterez le pas. Remontez vous donc un peu [...] Il se prépare une grande bataille. Les esprits philosophiques s'y reconnaîtront à de vraies marques. J'en suis après tout. J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour.<sup>21</sup>

---

<sup>18</sup> *Histoire Littéraire du sentiment religieux en France* (13 volumes, Nouvelle édition : Paris, 1967-1971), III, 8.

<sup>19</sup> *Correspondance*, Ltr. 1819, VI, 173-174.

<sup>20</sup> Une lettre à George Sand offre d'intéressantes remarques de Sainte-Beuve sur lui-même et sa façon de percevoir les idées à travers les personnes, d'où sa disposition à parler religion avec les femmes (1845, Ltr. 1764).

<sup>21</sup> *Ibid.*, Ltr. 4074, XIII. Sainte-Beuve sait aussi se montrer délicat, et parfois de façon touchante. Ainsi il porte une croix pour faire plaisir à une enfant malade (1845, Ltr. 1755b). Il déconseille avec une habile délicatesse à un prêtre quittant la foi de

Peut-être ai-je trop insisté sur cet aspect. En dehors de cet attrait romantique pour les femmes, il existe d'autres raisons qui poussaient Sainte-Beuve vers le christianisme, par exemple son association au cercle de Félicité de Lamennais, qui l'encouragea à écrire l'histoire de Port-Royal. Et, outre ses mésaventures amoureuses, il avait des raisons substantielles de rejeter le catholicisme.<sup>22</sup>

Ce n'est ni le lieu ni le temps de rendre justice à la triste histoire de Lamennais, et à l'admiration de Sainte-Beuve pour les disciples de Lamennais, en particulier Dom Gerbet. Cabanis note que :

l'attrance de Sainte-Beuve pour le catholicisme, dans ces années 30, favorisée par Lamennais, avait été plus profonde et sincère que certains ne l'ont cru [...] Je ne parle pas de son roman *Volupté* [...] En témoignent mieux les premiers livres de *Port-Royal*. Sainte-Beuve évoque « l'amour divin, le plus élevé des amours, et véritablement l'unique », le « Dieu chrétien, le Dieu vivant », ou encore ceux qui viennent « chercher vers le cloître l'éternelle joie ».<sup>23</sup>

L'amitié de Sainte-Beuve pour Lamennais ne fut pas seulement un facteur de son attrait pour le catholicisme, mais certainement, comme l'observe Billy : "dans la conversion de Sainte-Beuve à une incrédulité qui lui fut d'abord douloureuse, mais qui devait être radicale et définitive, sous réserve d'une certaine « couleur chrétienne » que garda toujours sa pensée, la volte-face de Lamennais fut certainement pour beaucoup".<sup>24</sup>

---

publier un manuscrit contre la foi (1864, Ltr. 4281). Il répond avec bienveillance à un jeune catholique qui l'avait critiqué (1867, Ltr. 5326). Et il confie à Guizot qu'il est difficile de parler religion, de peur d'offenser (1866, Ltr. 4843).

<sup>22</sup> Sainte-Beuve est radicalement hostile à tout dogmatisme, et pas seulement aux rites et pompes extérieures. A Ph. Buchez il écrit (1830, Ltr. 117) : « Je suis de mon mieux mon progrès individuel, me rattachant au catholicisme en tout ce qui ne choque pas directement l'esprit du siècle. » A P. Pradié (1866, Ltr. 4911) il représente tout ce qu'implique la croyance à l'Incarnation : « Un Dieu qui s'incarne, tout doit être subordonné à un tel miracle. Tout chrétien, en ce sens, doit subordonner non seulement sa morale, mais sa science, mais sa politique, mais sa philosophie à cette croyance en l'incarnation divine (ne pas le faire est être inconséquent). » Sainte-Beuve refuse le miracle de l'Incarnation, comme il refuse celui de la Création. Son horreur du dogmatisme religieux apparaît de façon très vive dans sa correspondance avec Mme de Gasparin : il considère d'abord qu'il y a de l'amour-propre dans l'intention de communiquer sa foi religieuse (1865, Ltr. 4368), puis (1867, Ltr. 5199), il ferme la discussion en affirmant leur différence d'opinion religieuse.

<sup>23</sup> José CABANIS, *Pour Sainte-Beuve* (Paris, 1987), p. 37.

<sup>24</sup> BILLY, I.213. La « déconversion » de Lamennais fut un changement trop rapide, trop lié à des raisons personnelles (1862, Ltr. 4271 à un prêtre quittant la foi et ayant un ms. contre elle).

Il est intéressant de noter que Lamennais et Sainte-Beuve avaient tous les deux des difficultés avec le catholicisme de leur époque.<sup>25</sup> Lamennais choisit d'affaiblir la main mise de l'Etat sur l'Eglise en se tournant vers Rome. Sainte-Beuve fit l'inverse, et se lamentait sur le fait suivant :

Le grand fait dominant en France [...] c'est que l'Eglise gallicane n'existe plus. Cette vieille Eglise nationale qui était catholique sans être trop romaine, et qui remontait à la plus haute antiquité, a été tuée à la Révolution française ; elle ne s'est guère relevée qu'un moment depuis dans la personne de quelques ecclésiastiques et prélats qui sont tous disparus aujourd'hui. La jeunesse croyante et catholique en France, ne trouvant plus un tel centre où se rallier, devient très aisément ultramontaine de prime abord, et même un peu jésuite. Il me paraîtrait bien étonnant que, dans un pays comme celui-ci, une telle doctrine excitât autre chose qu'une vogue passagère et une répulsion finale. Il me semble que, si l'on continue sur ce ton, le catholicisme (gardez-moi le secret) vise à la secte, à être une grande secte en France plutôt qu'une religion vraiment digne de ce nom.<sup>26</sup>

Nos catholiques sont comme des gens qui font remeubler à neuf leur salon au premier étage ; mais ce n'est pas du tapisserie qu'on aurait besoin, c'est du maçon, pour réparer le rez-de-chaussée dont les murs croulent...<sup>27</sup>

Maintes fois Sainte-Beuve exprime son admiration pour l'Eglise gallicane et son mépris pour Rome.<sup>28</sup> En cela, et à bien d'autres

---

<sup>25</sup> Ernest Renan représente pour Sainte-Beuve l'érudit honnête et objectif en matière religieuse, en particulier par sa négation du miracle. Sainte-Beuve loua son *Essai historique* (1855, Ltr. 2890), sa *Vie de Jésus*, et écrivit lui-même un article sur « L'Evangile et Jésus ». Il souligna l'utilité de son *Evangile selon le Vicaire Savoyard* : « son utilité pour croyants et incroyants, et sa critique du miracle » (1864, Ltr. 4101bis). Il remet à la Comtesse Mathilde le livre de Renan sur Jésus, sur lequel le Prince Napoléon partage les vues de Sainte-Beuve (1864, Ltr. 4140). Il soutient au Sénat l'honneur de Renan, attaqué par un « néo-catholique » (1867, Ltr. 5161 et al.), ce qui souleva un scandale, naturellement. Sainte-Beuve d'ailleurs souriait du romantisme dont Renan avait « aromatisé » son *François d'Assise* (1866, Ltr. 4938), et de la façon dont Renan parlait de Dieu (1866, Ltr. 4976a) dans une conversation entre Sainte-Beuve, Renan, et Taine.

Dans la querelle sur la liberté de l'enseignement, réclamée par l'Eglise et les Congrégations – querelle lancée par l'initiative de Montalembert et de Lacordaire –, Sainte-Beuve soutient résolument le monopole de l'Université. Elle est le rempart de la liberté contre la main-mise du clergé sur l'enseignement au profit de la superstition, de l'ignorance et du sectarisme religieux, même s'il se veut (et d'autant plus) ultramontain. Cf. 1853 Ltr. 1491, Ltr. 1492 ; 1843 Ltr. 1516 ; 1844 Ltr. 1577, Ltr. 1611, Ltr. 1612 ; 1845 Ltr. 1845.

<sup>26</sup> *Correspondance*, Ltr. 1474, V, 237-238, à la Comtesse Ebling.

<sup>27</sup> *Ibid.*, Ltr. 1421, V, 101, à Juste Olivier.

<sup>28</sup> Sainte-Beuve voit une menace pour la liberté et la dignité dans le néo-catholicisme et l'ultramontanisme nés de la Restauration. Dans une série de lettres à Juste Olivier il s'étend sur ces vues. « Le parti catholique s'est cru près de ressaisir

égards, il s'accordait avec Port-Royal. Lorsqu'en 1855, il rencontra des difficultés dans son avancement professionnel, il commenta :

Je méprise beaucoup ; j'ai longtemps vécu avec des hommes (et de bien honnêtes gens) qui ont été énormément calomniés, Messieurs de Port-Royal, dont j'ai en grande partie écrit l'histoire ; j'ai appris d'eux à me taire, à supporter, sans pour cela céder ; eux, ils répondaient trop aux calomnies ; il n'y faut jamais, presque jamais répondre.<sup>29</sup>

## Conclusion

Se tournant vers le dix-neuvième siècle avec Sainte-Beuve, on serait tenté de dire que, si celui-ci avait vécu au dix-septième siècle, il aurait probablement été l'un des Messieurs de Port-Royal, ou que, s'il avait vécu dans la seconde moitié du vingtième siècle, certains de ses problèmes avec l'Eglise catholique auraient été moins épineux, et qu'il aurait pu rester un catholique critique, mais loyal. C'est une tentation qu'il faut combattre à tout prix ! Sainte-Beuve était un homme typiquement de son époque ; en même temps, une intelligence aussi brillante que la sienne ne pouvait se satisfaire de réponses faciles. Il était par nature un critique et un sceptique, et cela, plus encore qu'un romantique et un épicurien comme le définit Billy. L'histoire de l'évolution de ses positions religieuses montre un parallèle remarquable avec sa composition de *Port-Royal*. Sainte-Beuve ouvre son âme

---

le pouvoir, l'éducation ; les laïques ont fait des mandements anti-philosophiques ; surtout les journaux, ceux de l'*Univers* en particulier, ont des injures qui sont d'une fétidité singulière pour avoir passé par la sacristie [...] C'est un Mr. Veillot qui domine, un jeune impudent assez délateur [...] Les gens sages, les bons chrétiens de mes amis déplorent tout bas, désavouent tout bas, mais n'oseraient plus haut » (1843, Ltr. 1409, cf. 1867, Ltr. 5081). « Plus ils sont catholiques, moins ils sont chrétiens » (1867, Ltr. 5187). « Il serait fatal qu'en France on laissât le clergé se fortifier et s'organiser davantage en parti » (1843, Ltr. 1492). « Il y a en France des gens plus ultramontains que le pape ! » Ils romanisent les coutumes et les rites de la vieille Eglise gallicane qui marquaient l'originalité traditionnelle et nationale (1843, Ltr. 1471). La grande plaie du clergé français (1843, Ltr. 1501) vient de ce que le clergé ne se recrute plus guère que dans le peuple et chez les paysans, qui considèrent la prêtrise comme un avancement social relativement à leur obscure condition. Mais ils ignorent une quantité de choses de la société et de la vie, et du monde moderne ; bons prêtres peut-être quant à la piété et à la connaissance théologique et liturgique spéciale, ils sont ignorants, grossiers de manières, et incapables d'agir dans une sphère un peu élevée. A la comtesse Ebling il avait parlé de « secte », c'est-à-dire d'une Eglise avec un esprit sectaire (1843, Ltr. 1474). Au Prince Napoléon, il parle d'un néo-catholicisme oppresseur (1865, Ltr. 4710). Pour Sainte-Beuve, l'ultramontanisme équivalait au service de l'idole, à la superstition, à la trahison des vieilles valeurs françaises humanistes et libertaires (1859, Ltr. 3315).

<sup>29</sup> *Ibid.*, Ltr. 2868 à Mme Marsaudon, X, 104-105.

dans les conclusions successives qu'il écrit pour son oeuvre maîtresse. La conclusion de la première édition exprime sa vue pessimiste de la nature humaine :

Tout ce qui a vécu et brillé est sujet à la corruption. Ce qui a été chair devient sujet aux vers. Ce qui a été grandeur plus ou moins véritable devient matière à déclamation, sert de prétexte à la phrase, cet autre ver qui enfle et qui ronge. Ce qui a été croyance et foi au sein de la persécution, devient aisément à la longue endurcissement, rétrécissement, opiniâtreté, fanatisme, fétichisme. Il vient un moment où l'esprit qui avait animé les choses et les personnes quitte sa dépouille et remonte ; suivons-le, et ne le laissons pas pour ce qui en est la défroque ou l'idole.

L'esprit de Port-Royal ne me semble véritablement plus, sauf quelques humbles et bien estimables exceptions [*Mésenguy, M. Collard*], dans le Jansénisme qui a suivi : il ne s'y trouve du moins qu'amaigri, séché, et comme un bras de fleuve détourné dans les sables et perdu dans des pierres ; plus on avance, et plus il s'encombre. Il se retrouve encore moins dans le Jansénisme tout politique qui fut ou qui parut si considérable à un moment du dix-huitième siècle, et qui permettait à bien des gens d'être du parti sans être du dogme ni même de la religion. Le véritable, l'humble et grand esprit chrétien de Port-Royal, nous avons tâché de le définir dans son principe, de le dépeindre dans ses modèles vivants, dans ses oeuvres originales, de le suivre dans son dernier progrès spirituel jusqu'au sein de la décadence visible ; et cette Histoire, telle que je l'ai conçue et que j'ai essayé de la construire, modestement commencée à la Journée du Guichet, agrandie avec Saint-Cyran, se reposant à son milieu sur Pascal, se variant jusqu'à la fin de plusieurs figures singulières, se soutenant à toute force par la seule présence d'Arnauld, s'épanouit idéalement et se couronne dans *Athalie*.

Dans la conclusion de la troisième édition, Sainte-Beuve exprime clairement à la fois son attrait pour la religion et sa désillusion finale.

J'ai terminé cette Histoire commencée depuis si longtemps, et dont je ne me suis jamais séparé au milieu même des distractions en apparence les plus contraires, cette description fidèle d'une tribu, d'une race sainte.

Qu'ai-je voulu ? qu'ai-je fait ? qu'y ai-je gagné ?

Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que cette poésie s'est évanouie ou a fait place à des aspects plus sévères : la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le Christianisme dans sa nudité.

Cette religion, il m'a été impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer. J'ai plaidé pour elle devant les incrédules et les railleurs ; j'ai plaidé la *Grâce*, j'ai plaidé la *Pénitence* ; j'en ai

dit le côté élevé, austèrement vénérable, ou même tendrement aimable ; j'ai cherché à en mesurer les degrés, – j'ai compté les degrés de l'Echelle de Jacob. Là s'est borné mon rôle, là mon fruit [...]

Il y aurait eu un profit plus grand peut-être à tirer de votre commerce, un profit pratique et tout applicable aux mœurs. Pendant que je vous étudiais, j'ai souffert, mais ç'a été tout humainement. J'ai été plus occupé des blessures de mon amour-propre que du fond même qui vous concernait. Je ne vous ai point imités, je n'ai jamais songé à faire comme vous, à mettre au pied de la Croix (ce qui n'est que la forme la plus sensible de l'idée de Dieu) les contrariétés, les humiliations même et les injustices que j'éprouvais à cause de vous et autour de vous.

J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose. Il m'a semblé qu'à défaut de la flamme poétique qui colore, mais qui leurre, il n'y avait point d'emploi plus légitime et plus honorable de l'esprit que de voir les choses et les hommes comme ils sont, et de les exprimer comme on les voit, de décrire autour de soi, en serviteur de la science, les variétés de l'espèce, les diverses formes de l'organisation humaine, étrangement modifiée au moral dans la société et dans le dédale artificiel des doctrines. Et quelle doctrine plus artificielle que la vôtre ! Vous avez toujours parlé de vérité, et vous avez tout sacrifié à ce qui vous est apparu sous ce nom : j'ai été à ma manière un homme de vérité, aussi avant que je l'ai pu atteindre.

Mais cela même, que c'est peu ! que notre regard est borné ! qu'il s'arrête vite ! qu'il ressemble à un pâle flambeau allumé un moment au milieu d'une nuit immense ! et comme celui qui avait le plus à coeur de connaître son objet, qui mettait le plus d'ambition à le saisir et le plus d'orgueil à le peindre, se sent impuissant et au-dessous de sa tâche, le jour où la voyant à peu près terminée, et le résultat obtenu, l'ivresse de sa force s'apaise, où la défaillance finale et l'inévitable dégoût le gagnent, et où il s'aperçoit à son tour qu'il n'est qu'une illusion des plus fugitives au sein de l'illusion infinie !